

MICHEL HERBIGNY S. J.

# L'Anglicanisme

et

## L'Orthodoxie gréco-slave



1922

BLOUD & GAY

PARIS

BLOUD & GAY, Éditeurs, 8, rue Cassanville, PARIS (VI<sup>e</sup>)  
Sociétés sœurs : Barcelone - Dublin

# HISTOIRE LITTÉRAIRE DU SENTIMENT RELIGIEUX

En France

Par  
HENRI BREMOND

TOME I — *L'Humanisme néo-scolastique*

TOME II — *L'Invasion mystique*

TOME III — *La Conquête mystique*  
française

TOME IV — *La Conquête mystique*  
de Port-Royal

TOME V — *La Conquête mystique*  
de Père Lallemand

TOME VI — *La Conquête mystique*  
de l'Incarnation — *Sainte Margite*

Préparé par les professeurs

de la Faculté de Théologie de Paris

10552/129  
(page 14  
110)

MICHEL D'HERBIGNY S. I.

DU MÊME AUTEUR

**Un Newman russe, Vladimir Soloviev (1853-1900), 3<sup>e</sup> édition.**

Ouvrage couronné par l'Académie française. 8°, xvi-396 pages.

**La Théologie du Révélé (Ce qu'elle suppose. Ce qu'elle étudie. Par quels degrés).** Préface de S. E. le Cardinal Masera, 8°, xu-378 pages.

**L'Unité dans le Christ (en russe, Prague, 1922).** 8°, 28 pages.

**Prudens sexdecim linguarum confessarius, etiam sine quibus scientia linguarum (Marobus optica pro confessione integra et matrimonio).** — Editio 2<sup>a</sup>. 8°, viii-102 pages.

**Theologica de Ecclesia.** — I. *De Deo universos evocante ad Sui Regni vitam, seu de Institutione Ecclesiae primava.* Editio 2<sup>a</sup>. 8°, iv-284 pages.

II. *De Deo Catholicam Ecclesiam organice vivificantem, seu de Hodierna Ecclesiae agnitione.* Editio 2<sup>a</sup>. 8° viii-360 pages.

*Pour paraître prochainement :*

**La tyrannie soviétique et le malheur russe.**

# L'ANGLICANISME ET L'ORTHODOXIE GRÉCO-SLAVE



**BLOOD & GAY**

EDITEURS, 3, Rue Garancière, PARIS

SUCCESSALES

BARCELONE DUBLIN

Calle del Bruch, 35 20, South Anne Street

1922

Tous droits réservés

## INTRODUCTION

Ces études pourraient s'envisager d'un point de vue politique. Elles s'intituleraient alors : *Anglais et Gréco-Slaves*. Les hommes d'état de Grande-Bretagne appuient, en effet, encouragent et peuvent diriger un mouvement qui assurerait à leur pays l'hégémonie effective en Orient. Ils comprennent quels vastes horizons s'ouvrieraient, si l'Eglise nationale d'Angleterre s'unissait aux Eglises nationales gréco-slaves. L'Empire britannique deviendrait d'emblée le protecteur de presque tous les chrétiens d'Orient : ce fameux protectorat du monde orthodoxe passerait de la Russie à son ancienne rivale. Il s'étendrait même — et surtout — aux Orthodoxes de l'ancien Empire russe et des Etats nés de son démembrement.

A l'abri du protectorat religieux s'organiserait et s'affermirait toute une prépondérance politique, avec ses conséquences financières et industrielles. Les chrétiens d'Orient, confédérés en Eglise anglo-gréco-slave, deviendraient, par la force des choses, les alliés et les clients de l'Angleterre, ses *colons*. On sait que le projet de *coloniser* la Russie fait fortune en Grande Bretagne, autant qu'en Allemagne.

Les dirigeants du *Foreign Office*, fussent-ils non conformistes ou même israélites, resteraient toujours assez clairvoyants pour percevoir ces avantages. De leur côté donc, le point de vue politique suffit. Ils accordent largement aide et protection aux projets d'union.

Mais nous omettrons ce point de vue politique. Des anglicans convaincus travaillent, par christianisme sincère et désintéressé. Ils veulent restaurer la « catholicité » de l'Eglise, butés encore à l'idée qu'ils ne peuvent la demander à Rome.

*Nil obstat,*

Insolis die 15<sup>a</sup> februarii, 1922.

P. GERV, S. J.

IMPRIMATUR

Paris die 5<sup>a</sup> aprilis, 1922.

E. THOMAS, v. S.

C'est de ces chrétiens qu'il faut parler ici, de leurs aspirations religieuses, et des moyens qu'ils emploient pour les réaliser.

Les premiers fragments de cet exposé parurent dans les *Études* à Paris, vers la fin de 1920. Plusieurs dirigeants du clergé anglican et du clergé orthodoxe nous remercièrent d'avoir présenté et discuté leur pensée avec sympathie et cordialité. Ils souhaitaient que la prière catholique fût ainsi encouragée à s'unir aux recherches qu'ils entreprennent. Notre franchise même ne les blessait pas. Elle s'inquiète, ils le savent, du respect de leur droiture et d'un amour sincère pour leurs âmes et pour la vérité.

Parlant d'un autre de nos ouvrages, le Cardinal Mercier daignait approuver, par sa préface du 3 septembre 1920, que nous eussions présenté nos frères séparés « toujours avec les égards que met au cœur la charité la plus délicate » (1).

C'est après avoir demandé au Cœur de Jésus de nous garder encore son même esprit, que nous avons écrit ces pages : avec une respectueuse et tendre estime pour l'âme de nos frères séparés, avec le désir de les secourir en leurs tâtonnements de chercheurs courageux et loyaux, avec la conviction même que leur exemple doit instruire et stimuler notre zèle catholique.

Jésus, à Votre exemple et suivant Vos leçons, nous osons prier :  
*Pour que tous soient un !*

(1) *Les Théologies du Ézézié*, Paris 1921 p. x. Plus récemment (Pentecôte 1922), le Cardinal Mercier célébrait dans une de ses admirables Pastorales *l'Unité Catholique* et invitait tous ses fidèles à prier pour « nos frères Anglicans, surtout, et nos frères de Russie qui sont le plus proche de nous ». Il y remarque que « la piété religieuse est demeurée très vive dans l'âme slave ; sa dévotion à la Vierge est touchante ». Quant à la haute Église, il ajoute : « Une Église qui aspire aussi profondément à l'unité religieuse, donne de fortes espérances d'union ».

## PREMIÈRE PARTIE

### ANGLICANISME ET ORTHODOXIE JUSQU' AUX GUERRES BALKANIQUES DE 1912

#### CHAPITRE PREMIER

##### Nationalismes religieux et aspirations universalistes.

Bon nombre d'Anglicans s'inspirent d'un sentiment très élevé, lorsqu'ils cherchent à s'entendre avec les Orientaux séparés.

Habités à penser, depuis leur enfance, que l'unité chrétienne, prescrite par le Sauveur, manque partout à son Eglise, ils veulent rétablir cette intercommunion universelle que les schismes ont brisée.

L'intention est sainte, le but conforme à celui que Jésus, au soir de la Cène, marquait à ses apôtres. Avant de les quitter, avant de mourir pour leur salut et pour le nôtre, il multipliait les effusions d'amour pour les exhorter à la parfaite unité : unité analogue à celle de la Très Sainte Trinité, unité de pensée comme celle du Verbe avec son Père, unité de dilection comme dans l'Esprit Saint.

Or cette unité de l'Eglise fut combattue, par des hérésies et par des schismes, dès les temps apostoliques. Nous lisons encore dans l'Écriture les anathèmes de saint Paul et ceux de saint Jean contre les artisans de division. Plusieurs discours de saint Pierre, résumés au livre des *Actes*, travaillent à ramener vers l'unité et vers la paix fraternelle certains groupes que le nationalisme juif ou helléniste attirait à la dissidence ou au murmure. Pour n'effaroucher aucune des brebis que lui avait confiées sans restriction l'universel Pasteur

avant son Ascension, Pierre condescendait même à voiler dans la pratique ses convictions notoires sur l'abrogation des disciplines juives. Tant était grand, remarque saint Jean Chrysostome, son souci de préserver tout le troupeau contre le péril de schisme !

Ce même péril devait renaitre à toute époque. Il faut bien qu'il y ait des sectes, disait saint Paul : *oportet et haereres esse*. Les Conciles, dans leur unité de foi avec le Siège de Rome et sous sa direction, condamnèrent ces hérésies et s'appliquèrent à ramener vers l'unité ceux qui la désertaient.

S'il ne reste plus de descendants directs des Ariens et des Peumatomachus mais seulement de lointains imitateurs qui nient comme eux la divinité personnelle soit du Fils, soit du Saint-Esprit, il survit des sociétés chrétiennes qui descendent soit des Nestoriens soit des Monophysites, condamnés au v<sup>e</sup> siècle par les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine.

Mais la division la plus grave, et qui doit rester la plus douloureuse à tout cœur chrétien, c'est celle qui, depuis le x<sup>e</sup> siècle oppose l'Orient et l'Occident. D'autres sont nées ensuite de cette première, de part et d'autre.

En Occident, le xv<sup>e</sup> siècle dresse, en protestation contre Rome, beaucoup de princes du Nord. Pour entraîner leurs sujets, ils invoquent cet axiome, universellement réprouvé par leurs descendants actuels : *Cuius regio, eius religio* : Le maître d'une terre y est le maître de la religion.

Le regret de cette rupture, constant parmi les catholiques, grandit, depuis près d'un siècle, chez leurs frères séparés.

Les Anglicans éprouvèrent et exprimèrent les premiers cette nostalgie. Chez eux la renaissance catholique, décrite par M. Thureau-Dangin en de si beaux livres, commença dès le premier quart du xix<sup>e</sup> siècle. Elle se manifesta ailleurs aujourd'hui ou, du moins, se laisse deviner. Les perce-neiges apparaissent, en pays calviniste et même à Genève : la Ville-Église s'endeuille à la mort du Pape Benoît XV. En pays luthériens, une Association de Haute Église (*Hochkirchliche Vereinigung*) est née pendant la guerre, et proclame, au nom des pasteurs protestants qui la dirigent, des thèses comme celles-ci : « La Réforme peut à bon droit s'appeler

une *Déformation*, car ses bonnes intentions ont été en grande partie mal réfléchies, elle a fait fausse route. Le protestantisme ressemble au fils prodigue de la parabole ; l'Église romaine au fils demeuré dans la maison du Père » (1)

Évitons l'orgueilleuse complaisance de cet aîné fidèle. Il regrette fait que l'absent reprit sa place au foyer. Tout bon catholique se réjouit au contraire du retour de ses frères. Il le souhaite immédiat, complet. Non pour une cause humaine. Mais pour leurs âmes et pour la gloire du Christ qui attend, de l'unité de ses croyants, un témoignage irréfutabile devant l'univers.

Or le rapprochement des Occidentaux séparés commence à influencer sur les Orientaux. Apparemment leur effort commun menacerait d'obscurcir la splendeur de l'unité catholique. En fait, Dieu les prépare, les uns par les autres, à y ajouter un nouvel éclat.

C'est le principe nationaliste, qui, par un singulier phénomène, rapproche entre eux ces séparés. Le principe nationaliste, considéré dans l'abstrait.

Tous s'accordent encore à vouloir que chaque nation ait son Église, totalement indépendante, autonome ; autocéphale, disent-ils. De là, cette mosaïque des Églises orthodoxes d'Orient : seize avant la guerre, Églises nationales et « autocéphales ». Une par nationalité, ou même par fraction de nationalité en Turquie, et en Autriche. Comme la Russie, les royaumes de Grèce, de Serbie, de Bulgarie, de Roumanie voulurent, obtinrent leur Église. Le Monténégro ne res-tait pas en retard, ni Chypre, ni le Sinaï... Depuis la guerre, si plusieurs de ces Églises fusionnent, comme en Yougo-Slavie, d'autres naissent : en Finlande, dans chaque État Baltique, dans chaque république du Caucase, pour les orthodoxes de Pologne et pour ceux d'Ukraine naturellement, pour les Albanais... Chacun veut la sienne.

Le nationalisme religieux aboutit fatalement à l'hégémonie du pouvoir civil, et à sa mainmise sur l'Église. Autant dire, à la menace de mort pour toute vie spirituelle. « Une hiérarchie, qui veut

(1) *Die Hochkirche*, mai 1921 : thèses 4-6 du pasteur HERRMANN HANSEN, de Kropp, en Sleswig.

être nationale et rien que nationale, doit bon gré mal gré reconnaître le prince laïque comme son souverain absolu ». Cette remarque de Vladimir Soloviev, le « Newman russe » (1), sort de l'essence des choses : car « le chef de l'Etat est le vrai représentant de la nation comme telle ».

La nation serait fatalement bicéphale, donc divisée contre elle-même et promptement vouée à sa perte, si, à l'intérieur, deux pouvoirs souverains, totalement indépendants, coexistaient, avec empire sur les mêmes hommes. Vouloir, dans les frontières d'un seul Etat, subordonner le chef temporel au pouvoir religieux, d'après l'importance des finalités, ce serait imposer l'autorité directe du spirituel sur le temporel. Or ce cléricalisme — au pire sens du mot — est condamnable et inadmissible, irréalisable, inconciliable avec les intentions du Christ. Les Papes l'ont toujours repoussé, en distinguant et affirmant deux pouvoirs — avec leurs droits respectifs : mais l'un national, l'autre universel en son domaine religieux et facile donc à reconnaître comme *supra*-national.

L'esprit de schisme méconnaît en tout temps ce principe. Il mène fatalement à la conception laïciste d'un Etat qui gouverne l'Eglise, même s'il est incroyant ou athée. Cette théorie, qui confierait la direction de l'Eglise à Hérode ou Pilate, à Néron ou Dioclétien, à des empereurs ariens ou monothélites, inquiète à juste titre la conscience des séparés modernes. Ils essaient de le nier. Tout récemment une Revue anglicane, le *Christian East* (2), souvent animée de bonnes intentions, s'indignait que des catholiques pussent encore répéter « un argument pourri, un non-sens » en reprochant aux Eglises d'Orient leur sujétion à l'Etat. « Il n'y a plus d'excuse aujourd'hui à une telle ignorance, disait-elle. Car aucun des Etats, qui s'identifient constitutionnellement avec leur Eglise orthodoxe orientale, ne réclame ou n'exerce aucun pouvoir en matière spirituelle ». Cette indignation réproche l'hégémonie du temporel sur le spirituel. Très bien. Mais elle oublie trop les faits.

L'Eglise russe, malgré des préjugés fréquents, n'exprimait pas en formule théorique, ce qu'elle reprochait souvent aux anglicans, leurs

(1) Voir ce livre (1911), p. 273 ; et dans nos *Theologica de Ecclesia*, t. 1, n. 83, § 3.

(2) Septembre 1921 (t. II, p. 132).

Articles 36 et 37 qui donnent au Roi et au Parlement pouvoir suprême, même « sur le mode et la forme de la prière, l'administration des Sacraments et l'ordination des ministres de l'Eglise » (1). Mais la pratique la subordonnait aux volontés impériales, d'après le manifeste de Pierre-le-Grand, et les évêques prêtaient ce serment, qui se trouve en toutes lettres dans le Code des lois impériales de Russie : « Je confesse, sous serment, que le Souverain Juge de ce Collège ecclésiastique est le Monarque de toutes les Russies, notre très gracieux Souverain » (2). Le malheur russe a suspendu l'effet de ce serment. Mais, en Grèce, en Roumanie, en Bulgarie — et partout — les constitutions ecclésiastiques du XIX<sup>e</sup> siècle défèrent expressément l'autorité souveraine dans l'Eglise au pouvoir séculier (3).

La pratique se conforme à ces principes, si elle ne les dépasse. Qu'il suffise de rappeler les événements de Grèce, et les excommunications imposées aux prélats par les gouvernements alternatifs du roi Constantin et de Venizelos. Un recueil de documents, publié en 1920 par le métropolitain Meletios, d'Athènes, est des plus instructifs. Peut-on récuser le témoignage de celui que le Phanar portait en décembre 1921 sur le siège patriarcal de Constantinople ?

Dans l'abstrait, ces dissidents réclament des Eglises proprement et strictement nationalisées. Ils se font gloire du particularisme, ils reprennent sous une forme à peine déguisée la formule despotique *Cuius regio, eius religio*. Au concret cependant, ces Eglises éprouvent le besoin de se rapprocher, de s'entendre, ne fût-ce que pour faire front commun contre Rome. Mais aussitôt les nationalismes divergent. Une catholicité, l'unité réelle et universelle, sur une base uniquement nationaliste, n'est pas seulement contraire à l'Evangile et au reste du Nouveau Testament. Elle est chimérique, irréalisable, impossible de façon tant soit peu durable.

Cependant ces efforts révèlent d'heureux indices. Ils attestent que l'isolement religieux pèse aux consciences les meilleures. Elles

(1) Emus de cette sujétion séculaire mais anticonomique, les Anglicans ont ardemment préparé et poussé, durant les années 1919 et 1920, un bill parlementaire libérateur. Il leur répugnait que M. Lloyd George, antiépiscopalien, nommât souverainement leurs Bishops.

(2) *Polnoje Sobranie Zakonov Rossijskoj Imperii s 1639* (éd. 1830), t. VI, n° 3718, pp. 314-315.

(3) En Grèce, l'article 1<sup>er</sup> déclare que « l'Eglise a pour chef le roi » ; et l'article 2 délègue le pouvoir au synode « sous l'autorité souveraine du roi ».

s'éprennent à nouveau des intentions et des prescriptions du Verbe fait chair, Jésus-Christ. Après la phase de dissociation, qui continue naturellement à émettre les organismes dissidents, leur regroupement se prépare. Ne discernant pas encore la légitime universalité, ils aspirent vers elle. « Vers la catholicité inconnue ! » Et saint Paul tirerait de ce désir l'argument d'une apologie.

Des préjugés subsistent, mais la rencontre des meilleurs est proche. L'Esprit Saint, consommateur d'unité, scellera dans sa charité le baiser des frères retrouvés.

## CHAPITRE II

### L'inquiétude anglicane

Nôtre point protestant, et pourtant ne pas devenir « Romain », voilà, pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, le souci dominant des anglicans les plus chrétiens. Ni Charybde, ni Scylla : mais, en bon pilote anglais, naviguer entre les deux écueils.

Un jeune fellow d'Oxford, John Newman, proposait cette *Voie moyenne* de 1833 à 1837. Puis Philipps de Lisle converti instituait une *Association pour promouvoir l'Union de la chrétienté* ; mais ses principes et sa revue (*Union Review*) étaient condamnés par Pie IX le 16 septembre 1864 et le 8 novembre 1865. Pusey publiait alors son *Eirenicon* (1865). Les ritualistes n'ont point cessé, depuis, de promouvoir leur théorie de l'unité : c'est le système des trois « Branches » (*Branch Theory*). Ainsi appellent-ils les trois grands organismes chrétiens, qui professent une doctrine épiscopale : « branche anglo-catholique, branche gréco-catholique, branche latino-catholique ». La suite de l'*Eirenicon* (1869, 1870) développait ces idées.

S'il ne s'agissait que de distinguer les rites ou les langues liturgiques, l'accord serait possible. Mais s'il faut sacrifier certains éléments de la foi révélée, ou s'il faut remonter le cours de l'histoire pour revalider à plusieurs siècles en arrière des actes nuls, la légitime Eglise n'y peut rien. Elle est chargée par le Christ de garder intact son enseignement et sa vérité : elle peut effacer les fautes, elle ne saurait, en s'y associant, se jeter elle-même dans l'erreur.

Les Pères et les Conciles condamnent nécessairement, après saint Paul, tout ce qui diviserait le corps mystique du Christ, son unique Eglise. Le Sauveur du monde, abrogeant le judaïsme, prescrivait à ses disciples l'universalisme religieux. Nul particularisme ethnique, national ou local ne peut le fractionner légitimement.

Aucun Pape n'aura jamais l'idée ni le droit de retoucher les enseignements du Sauveur. Il les conserve, il les promulgue, il oppose leur texte et leurs conclusions aux novateurs, c'est tout. Le Saint-Siège ne saurait donc jamais reconnaître un morcellement de l'unité catholique.

Quoi ? dit-on. Pas même par charité ? Pas même pour sauver des âmes ? Mais la charité ne se sépare pas de la vérité, le Cœur de Jésus ne contredit point sa pensée. L'Eglise aime, à son exemple : elle sauve les âmes, quand elle « rend témoignage à la Vérité ». Avertir des égarés qu'ils cheminent vers un abîme d'où ils ne remonteraient plus après la chute, c'est charité. Rome aime et fait son devoir, en parlant clair.

Rome a parlé clair. Une enquête très bienveillante fut prescrite par Léon XII. Le futur secrétaire d'Etat de Benoît XV, le Cardinal Gasparri, y prit une part active. On s'efforçait de découvrir des Ordres valides dans cette hiérarchie anglicane, où la piété et la science s'accordent souvent avec la haute distinction de la naissance ou des relations.

Hélas ! Léon XIII dut conclure que l'épiscopat et le sacerdoce n'existaient point dans l'anglicanisme. Leur validité a disparu dès les premières années de la période aiguë d'anglo-calvinisme (1819-1862). C'est de William Barlow, mort en 1868, et de Matthieu Parker, mort en 1878, que procède toute la succession anglicane. Ils suivent l'*Ordinal* d'Edouard VI. Leur pensée, qui s'accordait avec lui, excluait comme lui l'intention d'instituer des prêtres : ils blasphémaient publiquement contre la notion même de sacrifice eucharistique. Donc, quand ils déléguaient des prédicants, l'imposition de leurs mains ne pouvait prévaloir contre leur volonté. Ils déniaient la grâce propre qui caractérise le sacrement de l'Ordre, ils refusaient de la transmettre. Car ils rejetaient tout pouvoir de consacrer et d'offrir le corps et le sang véritable de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce pouvoir a donc cessé dans « l'Eglise établie d'Angleterre » depuis trois siècles et demi.

Condition douloureuse pour les héritiers modernes d'une faute qu'ils n'ont point commise. Mais le péché d'Adam s'étend ainsi. Il dépouille encore les nouveaux-nés de l'héritage surnaturel qui devrait leur échoir gratuitement par la génération.

Les ministres anglicans ne peuvent naître à la grâce du sacrement de l'Ordre, tant que leurs « Pères » ne la possèdent pas. Comme Nicodème, ils ont peine à comprendre — si grands docteurs soient-ils — qu'ils doivent reconnaître. Cette difficulté s'explique, s'excuse. Mais l'Esprit souffle où il veut. Un jour viendra, où la prière qui assemble au nom du Christ tant de cœurs fidèles, obtiendra ce triomphe de son amour. « Je me lèverai, et j'irai » vers ma Mère (1). Nicodème fut déconcerté d'abord, en sa science doctorale ; il ne comprenait pas les assertions, simples et claires, de Jésus (2). Mais la mort du Sauveur triompha de toutes ses hésitations, de ses craintes. Près de Marie et de Jean, avec Joseph d'Arimathe, il embauma le corps de Jésus.

Cependant les âmes anglicanes, que le particularisme national scandalise et contredit dans leurs aspirations catholiques, ces âmes droites et généreuses se tournent vers l'Orient. Elles aspirent à l'universalisme chrétien. Leurs préjugés les persuadent que Rome en est non pas le centre, mais l'ennemi. Elles entreprennent donc l'œuvre d'union par l'Orient.

Cet Orient a sans doute réservé bien des échecs aux premiers propagateurs de réunion. Le plus considérable d'entre eux, après trois voyages infructueux en Russie et à Constantinople (1840, 1842, 1851),

(1) *Sator, Myster!* Digne titre du beau livre, où le Bishop américain, Frédéric-Joseph Kinsman, a décrit les étapes de sa vie religieuse jusqu'à sa conversion au catholicisme en 1819 (New-York, 1920).

(2) Que le lecteur veuille bien se reporter à notre ouvrage *Theologica de Ecclesia* (deux volumes, 2<sup>e</sup> édition 1920, 1921 ; Paris, Beauchesne). Les questions apologetiques ou dogmatiques, relatives à l'Eglise, y sont traitées avec la précision technique qui ne conviendrait pas ici. L'histoire y est largement représentée. Des ecclésiastiques du clergé anglican, du clergé orthodoxe russe et du clergé luthérien avaient accueilli avec grande bienveillance la première édition (1914-1919). De leurs avis aimables nous avons tiré quelques rectifications utiles pour la seconde édition. Après l'avoir reçue, un pasteur protestant — l'un des plus considérables de son pays, où la langue allemande est très répandue, bien qu'il n'ait jamais appartenu à l'Europe centrale — écrivait : « Es ist mir auch schon möglich geworden, Einblicke in das Werk zu tun, und ich konnte zu meiner freudigen Überraschung konstatieren, dass es durch Hinweise auf die allernächste Zeit mehrfach vervollständigt worden ist. Der Protestantismus hat dieser Arbeit jedenfalls keine auch nur ähnliche an die Seite zu stellen. Selbst die *Hochkirchliche Vereinigung*, die mich übrigens lebhaft interessiert, hat an zwei Stellen Beachtung gefunden... Ich möchte mich in das Werk eingehend vertiefen und hoffe daraus grossen inneren Gewinn zu erzielen » (18 déc. 1921).



fini même par aboutir à Rome. Cette entrée de William Palmer dans l'Eglise catholique (Rome, 28 février 1855) peut rassurer sur les voies providentielles les âmes pusillanimes qui redouteraient pour l'Eglise de Jésus-Christ le travail des hommes de bonne foi. Dieu les amène à l'unique bercail par des routes imprévues, qui paraissent d'abord les plus opposées à son but de miséricorde.

Cependant les fidèles de l'anglicanisme ne se découragèrent d'aucun échec. Les progrès du ritualisme accroissent le nombre et l'influence de ceux qui espèrent, en toute loyauté, fortifier la vie « catholique » dans l'Eglise anglicane en l'associant aux antiques Eglises de l'Orient. Ces projets, antiprotestants comme disent volontiers leurs auteurs, n'ont rien de commun avec les propagandes de sectes calvinistes ou luthériennes. Ils diffèrent totalement du plan américain qui convoque toutes les confessions chrétiennes à des conférences mondiales (*The World Conference*). Les méthodistes, même épiscopaliens, ne sont pas invités aux délibérations anglo-orientales. Jusqu'ici les épiscopaliens d'Amérique, tout apparentés qu'ils soient avec les Anglicans, ont été peu consultés.

Cette réserve autorise les vues de ceux qui suspectent quelques arrière-pensées politiques sous les apparences religieuses. Mais nous croyons que, chez plusieurs, les intentions religieuses sont nettement prépondérantes. Nous les respectons, comme si nulle commission ne les déflorait.

Un rapide aperçu des efforts anciens permettra de mieux comprendre les tentatives actuelles, et l'importance des résultats qu'elles ont brusquement obtenus depuis la révolution russe.

### Les rapports des Anglicans et des Orthodoxes du seizième au dix-huitième siècle

Dès les origines de la « Réforme », Mélanchton traduisit en grec la *Confession d'Augsbourg*. Le diacre grec, Demitrios Mysos, qui séjourna pendant l'été de 1539 à l'Université de Wittemberg fut chargé de remettre ce texte au patriarche de Constantinople, Joasaph II (1533-1565). Malgré la belle lettre qui accompagnait son envoi, Mélanchton ne reçut jamais de réponse. Au contraire, Jérémie II, deux fois déposé et deux fois rétabli sur son siège entre 1572 et 1595, réfuta longuement un autre mémoire rédigé à Tubingue par les deux professeurs Jacques Andree et Martin Crusius. En 1577, Luc Osiander riposta au patriarche, mais s'attira une réplique très énergique. Au lieu d'entente, la correspondance tournait à une âpre controverse. Elle fut rompue en 1581, après une troisième passe d'armes, où Jérémie II porta le dernier coup. L'effort *luthérien* échouait misérablement.

L'effort *calviniste* commença presque aussitôt. Il devait aboutir à une condamnation solennelle du chef qui l'avait porté jusque sur le trône patriarcal de Constantinople. Cyrille Loukaris naquit en Crète en 1572. Un autre Crétois fit sa fortune. Meletios Pigas, devenu patriarche d'Alexandrie en 1590, à l'âge de cinquante-cinq ans, utilisa la souplesse de son jeune compatriote. S'étant fait nommer administrateur du siège vacant de Constantinople (1597-1599) il entra en relations avec les protestants d'Allemagne et de Pologne, pour préparer l'éviction des rois catholiques. Son message fut le jeune Loukaris. Il devait proposer aux protestants de reconnaître la primauté spirituelle de Constantinople. L'intimité tourna bien autrement. Loukaris revint de sa mission, tout imbu d'idées calvinistes, tout assuré aussi de puissantes protections. Sans avoir voyagé lui-même jusqu'à Wittemberg et Genève, comme il en fut accusé, il avait ré-

solu d'introduire en Orient les idées nouvelles. Les circonstances le servirent bien. Son protecteur, Meletios Pigas, étant mort en 1602, Loukaris devint patriarche d'Alexandrie à trentie ans.

De cette époque datent les premières relations connues de l'*anglicanisme* avec les prêtres orientaux. Le primat de Cantorbéry, Georges Abbot (1610-1633), très sympathique aux idées calvinistes et puritaines, se fit le protecteur du jeune patriarche. De même, Hugo Grotius, Angleterre et Hollande venaient de trouver l'agent politico-religieux, qu'elles opposeraient à l'ambassadeur de France et aux Jésuites.

En 1620, Loukaris monte, pour la première fois (1), sur le trône patriarcal de Constantinople, sous le nom de Cyrille I<sup>er</sup>. Déposé quatre fois, il se relève après chaque défaite. Avant d'être étrangié en 1633, il redevient patriarche cinq fois. En 1623, Grégoire IV et Anthime II sont évincés en quelques mois; en 1630, Isaac et Cyrille II; en 1634, Athanase III; de 1633 à 1637, Cyrille II et Néophyte III se maintiennent un peu plus d'un an. Tous finissent par être vaincus. Leur obstiné rival ne succombe que par l'assassinat. C'est de lui que vient au *British Museum* de Londres son plus ancien manuscrit grec de la sainte Ecriture, l'*Alexandrinus*: Loukaris l'offrit, par l'intermédiaire d'Abbot, au roi Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre, en 1628.

La même année, le prédicant hollandais, Antoine Léger, débarquait à Constantinople. Aussitôt il pousse en avant le patriarche, qui travaille dès lors ouvertement à protestantiser son peuple: ouverture d'une école protestante, diffusion d'une Bible grecque corrigée et imprimée à Genève; mais surtout publication de la fameuse *Confession de foi* de Cyrille Loukaris (1629). Ce document, tout calviniste, devait être solennellement condamné après la mort de Loukaris par une série d'importants décrets orientaux: à Constantinople, en 1639, sous Cyrille II; à Jassy de Moldavie, en 1642, sous Parthénios II; à Constantinople, de nouveau, en 1672, sous Denys IV; la même année, à Jérusalem par soixante-dix évêques d'Orient, que présidait le patriarche local, l'illustre Dosithée. Ces actes synodaux et la *Confession de Dosithée* restent les docu-

(1) Pour la seconde, si l'on tient compte d'une tentative avortée dès 1612.

ments officiels des Eglises d'Orient contre « les hérétiques et hérétiques » protestants.

Cet échec du premier protégé d'un Archbishop de Cantorbéry rejoignit sur un autre. Métrophane Critopoulos avait étudié la théologie à Oxford de 1618 à 1623. S'étant perfectionné dans la connaissance de la théologie protestante à Wittemberg, Tubingue et Helmstedt, il publia dans cette dernière ville, en 1625, une *Confession de foi*, et s'efforça de la faire prévaloir dès qu'il devint à son tour patriarche d'Alexandrie (1630-1641). Plus prudent et moins calviniste que son ancien protecteur Loukaris qu'il finit par combattre, Critopoulos ne fut jamais condamné officiellement par les Eglises orientales; mais sa *Confession de foi* fut toujours déclarée suspecte par leurs principaux théologiens: le métropolitite Macaire Boutgakov protestait contre ceux qui y auraient cherché une documentation sur la foi « orthodoxe ».

Cependant, l'année où les synodes de Constantinople et de Jérusalem condamnaient les doctrines de Loukaris, tout en essayant d'innocenter leur auteur (1672), les patriarches orientaux consentirent, pour la première fois, à correspondre directement avec l'Eglise anglicane. Elle leur avait demandé les sentiments de l'Eglise d'Orient, ils répondirent. Depuis lors, les tentatives ont été nombreuses, les sympathies se sont manifestées très vivement aux premiers contacts, puis elles se sont refroidies, chaque fois qu'une observation plus attentive révélait aux Orientaux les doctrines protestantes dont gémit le parti *High Church* et ritualiste de l'Eglise anglicane, mais qu'il ne peut éliminer.

En 1677, un Bishop de Londres, Henry Compton, construisit « pour la nation des Grecs » une église Sainte-Marie. En 1694, Oxford leur destina le *Worcester College*. Vains efforts.

Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, deux quêtesurs, envoyés par le patriarche d'Alexandrie, recueillirent des sommes assez rondelettes. Mais ils sont circonvenus par les non-jureurs, dont ils envoient les déclarations calvinistes à Pierre le Grand de Russie et au patriarche de Constantinople. Des propositions mutuelles de conversion se prolongent de 1714 à 1725, puis le silence se fait, et pour longtemps.

Vainement la *Compagnie anglaise du Levant*, fondée en 1691,

organisait dans ses comptoirs d'Alep et de Smyrne des chapelles anglicanes. De même, l'ambassade anglaise, créée à Constantinople par sir Edward Barton (1581-1597). Entre les ministres anglicans et les clergés orthodoxes, aucune relation suivie ne s'établit.

Plus tôt encore, la *Compagnie moscovite des marchands anglais*, fondée en 1552, et présidée par Sébastien Cabot, faisait du commerce sur la Volga et la Caspienne; elle constituait ses dépôts et ses colonies à Vologda, Jaroslaw, Moscou; un de ses agents découvrait Bakou, et envoyait une relation sur ses trésors d'huile, appelés, dit-il, naphte et pétrole. Mais rien n'indique la valeur morale et religieuse de ces hardis commerçants, qui s'appelaient eux-mêmes « les Aventuriers ».

En 1633, un *Ordre du Conseil Privé*, rendu devant Charles I<sup>er</sup> lui-même, confiait au Bishop de Londres la juridiction sur tous les marchands anglais à l'étranger. Laud, promu du siège de Londres à celui de Cantorbéry le 19 septembre de la même année, voulait ainsi, dès le 1<sup>er</sup> octobre, imposer partout, à tout Anglais, toutes les prescriptions de l'Eglise d'Angleterre: canons, rubriques, liturgie et langue.

Nous espérons donc, écrit son biographe, Pierre Heylyn, chapelain des rois Charles I<sup>er</sup> et Charles II, nous espérons qu'il y aura désormais une Eglise d'Angleterre dans toutes les cours de la chrétienté, dans les principales villes de la Turquie et des autres États musulmans, dans tous nos comptoirs et plantations de toutes les parties connues de l'univers. Ainsi *devient-à-t-elle aussi répandue, aussi catholique que l'Eglise de Rome*.

Ce dernier trait découvre les intentions secrètes. Contradictoires d'ailleurs. Car ce qui est national, nationaliste, ce qui est Eglise d'Angleterre ou de n'importe quel pays ou État particulier, ne peut se concevoir comme universaliste, catholique, *surnational*, comme doit être l'Eglise du Christ. Dieu ne fait point acception de personnes, il n'oppose pas, il ne discerne pas plusieurs Eglises, celle des Juifs et celle des Gentils, celle des Grecs et celle des Barbares, celle des Anglais et celle des Slaves. Son unique et légitime Eglise, il la reconnaît comme le corps mystique et l'unique épouse du Christ.

## CHAPITRE IV

### Le dix-neuvième siècle jusqu'au concile du Vatican. Le diocèse anglican de Gibraltar. L'histoire de William Palmer.

La juridiction coloniale du siège anglican de Londres, établie par l'acte royal du 1<sup>er</sup> octobre 1633, s'étendait sans mesure, mais aussi sans pénétration effective. Tous les comptoirs anglais, hors des Îles Britanniques, tous les sujets anglais relevaient d'elle.

Un des Bishops de Londres, Gibson, protestait contre cette responsabilité excessive (1723-1748): il n'obtenait pas que la couronne prit ses doléances en considération. L'indépendance des États-Unis déchargea ses successeurs.

En 1784, un premier titulaire de l'épiscopatisme américain se faisait « sacrer » par l'Eglise d'Ecosse, à Aberdeen. « La Convention américaine ratifia la validité de cet acte en 1789 (1) ». Deux autres reçurent leur dignité, en 1787, au palais de Lambeth; un quatrième, en 1790. Le 17 septembre 1792, ces quatre conféraient, pour la première fois sur le territoire américain, une « consécration épiscopale », celle du docteur Clagget pour le Maryland. La « hiérarchie » de l'Eglise épiscopale d'Amérique procéda de cette origine.

En Orient, la situation de l'Eglise anglicane restait toujours la même: « splendide isolement ». Si l'on croit les papiers intimes des grands dignitaires anglais, les chapelains anglicans à l'étranger étaient souvent « des hommes de caractère difficile (*a considerable number of English clergy not of good character*), incapables à gérer un poste en Angleterre ». La création de sièges coloniaux s'imposait. Elle reçut une première réalisation en 1787, pour la Nouvelle-

(1) Mowbray, *Year Book*, 1920, p. 339.

avait l'effort, comme directement antiochite, « contre le torrent des moines, prêtres et sœurs ». Le public anglais se montra généreux, surtout parce que l'église projetée (consacrée seulement en 1868) devait commémorer les morts de la guerre de Crimée.

Cependant une tentative plus directe avait été rêvée et entreprise dès 1840 par un *fellow* de Magdalen College, le diacre William Palmer (†). M. Anatole Leroy-Beaulieu la signale comme « la plus digne d'attention », depuis l'origine de l'anglicanisme. Les *Études*, qui la mentionnèrent dès 1839, la décrivaient en détail dans trois articles publiés en juillet et août 1913. Palmer prétendait se faire agréer par les Russes, comme membre anglais de l'Église universelle.

Le Bishop d'Oxford, le président de Magdalen, l'ambassadeur d'Angleterre avaient remis à Palmer des lettres d'introduction. D'autres lui avaient été refusées par l'Archbishop de Cantorbéry et par le conseil des professeurs de Magdalen : car tous ne souhaitaient pas « l'intercommunion entre l'Église anglicane et l'Église grecque ». Les chaplains anglicans de Cronstadt et de Saint-Petersbourg, Blackmore et Law, aidèrent leur compatriote, le premier avec zèle et par conviction, le second malgré son scepticisme nettement protestant.

A Saint-Petersbourg, Palmer fit une déclaration d'obédience aux chefs de la hiérarchie russe : « Depuis mon arrivée dans les diocèses des évêques russes, je n'y reconnais aucune autre véritable et légitime Église que celle de ces évêques : je ne me soumetts à aucune autre juridiction qu'à la leur. Je ne crois pas pour cela sortir d'un état antérieur d'hérésie ou de schisme. » En conséquence, il réclama, comme un droit, la participation à la communion de l'Église russe. « Venant d'une Église catholique, orthodoxe et apostolique

(†) « Membre remarquable d'une famille remarquable, frère du lord chancelier Selborne, et, comme ce dernier me le disait, le plus capable de toute la famille ». Cette appréciation figure en première page d'un livre anglican, publié en 1917 par M. Athelstan Riley M. A. « Seigneur de la Trinité », sous les auspices des deux sociétés : *Anglican and Eastern Association and Society for Promoting Christian Knowledge*. Le livre est intitulé : *Birkbeck and the Russian Church*. Nous utilisons aussi la revue *The Christian East*, fondée en 1920, et le livre *The Diocese of Gibraltar*, par Henry J. C. Kneer, D. D., Bishop de Gibraltar (1917).

Ecosse. D'autres créations suivirent : Québec, en 1793 ; les Indes, en 1814 ; la Jamaïque, en 1824 ; l'Australie, en 1836. Le succès amena, dès 1839, l'institution d'un Conseil des diocèses coloniaux (*Colonial Bishops Council*). Aussitôt les sièges se multiplièrent : la Nouvelle-Zélande et surtout le siège anglo-luthérien de Jérusalem (†) en 1841 ; Antigua, Guyane, Tasmanie et Gibraltar en 1842.

Ce dernier siège, le douzième des « évêchés coloniaux » de l'Église d'Angleterre, devait exercer une action importante : l'Orient était soumis à sa juridiction, sauf les territoires de Palestine réservés à Jérusalem avec l'Afrique orientale.

Le premier titulaire, le docteur Georges Tomlinson, fut « sacré » le 24 août 1842, et intronisé à Gibraltar le 6 novembre. Son diocèse comprenait l'Espagne, la France méridionale, l'Italie avec Rome, une partie de l'Autriche et de la Turquie, la Grèce, l'Afrique du Nord (à l'ouest de Tripoli), et toutes les îles de la Méditerranée. Mais le clergé anglican de ces territoires voyait, sans joie, cette autorité plus voisine qui voulait remplacer le pouvoir, tout nominal, du Bishop de Londres. En 1846, dix ministres seulement sur trente avaient reconnu la nouvelle juridiction : notamment à Athènes, Constantinople et Smyrne. D'autres esquaivaient cette sujétion : à Gibraltar même, à Malte, Corfou, Céphalonie, à Gènes et à Naples, à Rome et à Turin. La résistance dura vingt et un ans, pendant toute l'administration de Tomlinson (jusqu'en 1863).

Malgré les opposants, son action préparait l'avenir. Non seulement il confirmait des Anglais, par exemple à Rome même et à Florence en 1844, ou à Scutari en 1854 et 1855, pendant la guerre de Crimée ; mais il consacrait des églises : en 1843 à Athènes et Smyrne, à Trieste et Oporto ; en 1844, la collégiale Saint-Paul à Malte ; en 1846, à Florence. En 1847, il officiait à Patras et Corfou. En 1854, il ordonnait pour Smyrne un « prêtre » et deux diacres. Ses vues se portaient avec insistance sur Constantinople : il y con-

(†) On sait quels conflits violents il provoqua parmi les *Tractarians* d'Angleterre ; on connaît moins la colère qu'il excita parmi les patriarches orientaux. Tout bon anglican fait son possible pour ensevelir dans l'oubli cette tentative : son Église, afin de présenter pour la première fois à l'Orient un de ses *Bishops*, s'associait officiellement aux « hérésies luthériennes » !

(c'est de l'Eglise anglicane qu'il parle), je demande aux évêques légitimes du pays où je me trouve et à chacun d'eux dans son diocèse respectif, de m'accorder le droit commun de communion. »

Délégué par le colonel Protasov, procureur général du Saint-Synode, son adjoint Mouraviev donna peu d'espoir à Palmer. Le métropolitain Philarète, le meilleur théologien de Russie, exigea l'abjuration des trente-neuf articles anglicans. Devant le refus de Palmer, il refusa, lui aussi, de l'admettre à la communion. Les longues discussions éclairaient du moins le visiteur sur l'incompatibilité des doctrines protestantes et de l'orthodoxie ; elles vivaient en lui l'aspiration vers une Eglise qui, sans être romaine, serait indépendante des frontières et partout la même ; catholique, au sens universaliste, mais non papiste.

Après une excursion à Moscou (mai-juin 1841), le champion de l'intercommunion rentra à Oxford. C'était le plein moment des luttes de Newman, l'année du fameux *Tract* 90. Palmer se jette dans la mêlée. Il affirme la possibilité de réaliser la fusion « catholique » de l'Orient et de l'anglicanisme, de frayer la *via media* entre papisme et protestantisme, « pourvu que l'Eglise d'Angleterre se déprenne enfin de ses principes protestants ». L'année même où Newman résigne sa cure de Sainte-Marie (février 1842), les brochures du russophile se multiplient : elles le rendent suspect à la hiérarchie de son Eglise. Aucun prélat résidant en Grande-Bretagne ne se décide à lui rendre témoignage pour une seconde expédition en Russie. Seul un dignitaire, vivant hors cadre à Paris, le Bishop Luscombe, consentit à l'appuyer. Médiocre appui. « Sacré » en 1825 par des Bishops écossais, ce chapelain de l'ambassade d'Angleterre à Paris n'avait aucune juridiction : ses consécrateurs avaient pris soin de le déclarer expressément dans leurs lettres testimoniales (*not as a diocesan Bishop...*, *not to disturb the peace*) ; une douzaine de ministres anglicans, fixés en France, relevaient plus ou moins vaguement de lui quand il mourut à Lausanne en 1846 ; il ne fut jamais remplacé.

Ce Luscombe remit donc à Palmer une lettre de recommandation et une profession de foi autographe destinée au Saint-Synode. Il s'était appliqué à la rendre acceptable, sur tous les points. William Palmer la présenta, dès octobre 1842, en débarquant une seconde

fois à Saint-Petersbourg. Pour le coup, espérait-il, il serait admis à la communion orthodoxe. L'intercommunion, catholique mais non romaine, s'établirait ainsi *de facto* : un puissant argument faciliterait alors la lutte des tractariens contre les principes protestants.

Elian généreux, plusieurs fois repris par de belles âmes.

La déception fut cruelle. Le 21 décembre 1842, le Saint-Synode refusa non seulement l'admission de Palmer à la communion, mais même la prise en considération de ses demandes et des documents de Luscombe ; l'Eglise russe saurait attendre « la totale soumission des Eglises britanniques à leur mère d'Orient ».

Palmer ne se découragea pas. Ses instances firent espérer sa conversion pure et simple à « l'orthodoxie ». L'archiprêtre Vassili Koutnevitch fut donc délégué pour l'instruire, et l'année 1843 se passa en longues conférences théologiques. Elles contribuèrent à mettre en relief, pour les deux partis, le caractère hérétique des trente-neuf articles. En conséquence, Palmer se décida à rejeter et condamner leurs hérésies devant le Saint-Synode. Hélas ! même à ce prix, comme il continuait de se déclarer enfant de l'Eglise anglicane, comme il refusait de la condamner elle-même, comme il s'obstinait à réclamer l'intercommunion des deux Eglises dans une catholicité antipapiste, le Saint-Synode maintint son exclusion de la communion. « Tant que les évêques anglicans ne s'accorderont pas à condamner l'hérésie des trente-neuf articles, inutile d'espérer trouver en Orient un écho favorable à l'union. »

Palmer revint en Angleterre. Il essaya de gagner à ses vues le primat de Cantorbéry et d'autres prélats anglais : il n'obtint que des admonestations et des reproches. Les dignitaires de l'Eglise d'Ecosse montrèrent moins d'intransigeance, Palmer leur dédia ses publications. Un seul toutefois lui promit sa collaboration, Patrice Torry, Bishop de Saint-André.

C'était la période où la conversion de Newman (8 octobre 1843) exaspérait les passions protestantes. Leur déchaînement révélait au théologien de l'intercommunion la profondeur d'un mal, qu'il avait tant souhaité voiler aux Orientaux et à lui-même. Il se détachait donc d'une Eglise qui manifestement s'identifiait avec l'hérésie. Le métropolitain Philarète de Moscou, le slavophile Alexis Khomiakov

espèrent alors entraîner définitivement vers leur Église cet autre *Oxfordman* ; ainsi s'atténuerait l'émoion produite, jusqu'en Russie, par la décision de Newman. De 1842 à 1849, une correspondance active de ses amis russes, une visite de Khomiakov à Magdalen College pressèrent Palmer de passer non pas à l'union mais à l'unité de l'Église d'Orient.

Deux séjours à Constantinople, avec visites aux autorités orthodoxes d'Athènes (1849 et 1851), et une nouvelle excursion en Russie, semblaient préparer l'évènement. Tout un groupe d'anglicans s'appretait à suivre l'exemple. La réponse d'Anthime IV, patriarche de Constantinople, déçut une nouvelle fois tous les espoirs. Le 8 octobre 1851, Sa Béatitùde prescrivait au postulant la réception du baptême, non point du baptême *sous condition* comme fait l'Église catholique, mais d'un baptême sans condition, comme à l'égard d'un homme resté jusque-là *certainement païen*. Tout le synode patriarcal du Phanar approuva. Cette condamnation du patriarche visait le baptême de tout Occidental, et pas seulement celui des protestants. Palmer signala que l'Église russe reconnaissait la validité des baptêmes occidentaux ; le patriarche en fit reproche aux Russes. Le métropolitain de Moscou, Philarète, sentit le coup :

L'Église grecque accuse l'Église russe de recevoir comme valablement baptisés ceux qu'elle-même ne reconnaît pas comme tels. En d'autres termes, l'Église grecque admet la défaillance de l'Église russe dans une question de la plus haute importance. Par conséquent, il n'y a pas unité ecclésiastique entre elles... Voilà qui n'est pas l'unité, mais de l'éloignement.

En Angleterre, plus encore qu'en Russie, ce rejet de Palmer heurtait les âmes.

Je n'attendais que ton admission dans l'Église orthodoxe pour imiter ton exemple sans retard, lui écrivait un ami d'Oxford. Mais, mon ami, non ! Une porte qui ne s'ouvre pas devant un solliciteur aussi zélé, une porte qui reste plus de deux ans fermée à ses ardentes prières, ne peut être la porte de l'Église du Christ... Un de ces jours j'entre dans l'Église romaine.

C'est vers elle aussi que, par une série de déceptions, la Providence acheminait Palmer. En avril 1853, il écrivait à Khomiakov :

Le rêve de s'unir à l'Église orientale, plutôt qu'à Rome, n'existe que chez les anglicans inébranlables dans leur attachement à l'Église établie. Mais chez tous, ce rêve s'affaiblit petit à petit, à mesure que grandissent leurs doutes sur la vérité de l'Église anglicane ; il s'évanouit tout à fait, quand ils voient la nécessité de quitter l'anglicanisme pour quelque autre *communion*, autant dire pour se soumettre à Rome. Car l'idée d'abandonner l'Église établie pour passer à l'orientalisme, comme s'il était le vrai catholicisme universel, ne leur passe même pas par la tête. »

Après un nouveau voyage vers ses sanctuaires aimés, après des séjours au Caire, à Jérusalem, Athènes, Philadelphie et Smyrne, le voyageur lui-même, éclairé par ses sept derniers mois en Orient, revint vers l'Occident ; à la fin de l'année 1854, il arrivait à Rome. Après quelques semaines de discussion, après une semaine de prière et de retraite, Palmer prononçait son abjuration le 28 février 1853, dans la chapelle du Collège romain (1).

Les *Etudes* de 1913 ont rappelé en détail l'impression que cette conversion produisit en Russie. Elle n'était point effacée, quand vingt ans plus tard, en 1876, le vieillard infirme, mais joyeux et libre en sa foi catholique, entreprit un dernier voyage d'étude dans la Russie toujours aimée. Il y compléta sa documentation pour sa grande œuvre en six volumes : *The Patriarch and the Tsar*. Aimable toujours envers ses anciens amis de Russie, il prévoyait maintenant, qu'un jour pour sûr, ses frères d'Angleterre les rencontreraient, s'avancant par le même chemin, ou du moins vers le même but, vers Rome, vers Pierre. Gardant cet espoir de l'unité pour tous ces peuples qu'il aimait, l'explorateur de vérité, le précurseur revint dormir à Rome son dernier sommeil : il y repose depuis le 5 avril 1879.

Le récit de ses démarches entretint chez plusieurs épiscopaux

(1) Birbeck a écrit (p. 189), et M. Ath. Bailey répète (p. v), que, dans sa conversion même, Palmer réserva sa liberté d'option sur le *Filioque*. Il aurait même gardé contre ce dogme le préjugé byzantin qui l'exclut. C'est inexact. Il disait seulement : « Il doit exister quelque manière de concilier et d'unir les deux *formules* des Grecs et des Latins, qui semblent se contredire. » Le concile de Florence a défini cette identité. L'Église catholique admet que, dans la récitation du symbole, certains rites unis s'en tiennent à la phraseologie grecque, plus ancienne et en elle-même suffisante », pourvu que soit écarté le péril d'interprétation hérétique. Voyez plus loin p. 49 s, et de Régnon, *Etudes sur la Trinité*, t. III et IV.

d'Amérique ou d'Angleterre le désir de l'imiter. Aucun ne s'inspira de sa patience et de sa persévérance.

En 1864, le Dr Young visite la Russie et s'abouche avec les évêques. En même temps, le Dr Troll, Bishop de San-Francisco, se rend en Géorgie, Serbie et Bulgarie. De 1863 à 1865, il pense réussir un immense coup de filet. Il y eut bien, en 1865, la célébration de quelques messes slavonnes dans les temples épiscopaux de New-York; mais toutes sortes de doutes existaient sur le célébrant Agapio Gontcharenko et sur la régularité de son ordination.

Cependant l'Archbishop anglican de Dublin avait amorcé des pourparlers avec Mgr Michel, archevêque de Belgrade et métropolitte de Serbie. En 1865, un comité anglo-américain se constitua, pour amener l'union avec l'Orient.

Palmer regardait ces efforts que son exemple suscitait. Il devinait que toutes ces improvisations ne pouvaient avoir de lendemain.

Il fallait parler longuement de ce vice-président de Magdalen College. Les Russes l'ont compris, qui ont plusieurs fois édité, réédité, commenté les dossiers russes de la controverse, les documents de Khomiakov surtout et de Philaret. Un Anglais, qui connaît parfaitement la Russie moderne, et qui travailla plus qu'aucun autre à l'attirer vers l'anglicanisme, W. J. Birkbeck, dont il sera question plus loin, fait large place à ce Palmer qui le gêne pourtant : il lui consacre tout le premier volume de son *Russia and the English Church during the last fifty years* (1895), le seul qu'il ait publié (1).

En fait, n'est-elle point symbolique et figurative de l'avenir, cette histoire du fellow de Magdalen College? Sincérité d'une âme courageuse, que l'éducation a convaincue de tous les préjugés antiromains de son Eglise nationaliste. En même temps, générosité universaliste, donc vraiment catholique, de l'esprit chrétien, enquête intrépide, persévérante, jamais lassée, poursuivie en Orient durant quinze ans

(1) Après le titre général, qui annonçait d'autres volumes, le sous-titre de Birkbeck est : *Vol. I, Containing a Correspondence between Mr. William Palmer, Fellow of Magdalen College, Oxford, and M. Khomiakov, in the years 1844-54, edited by W. J. Birkbeck, M. A., F. S. A., Magdalen College, Oxford.* L'ami généreux de Birkbeck, M. Alhelstan Riley, a donné une suite à ce premier volume; son *Birkbeck and the Russian Church*, forme le tome II de l'œuvre inachevée.

(1840-1854), et se terminant enfin dans la joie du Seigneur à Rome, avec la certitude de la seule vraie Eglise du Christ enfin trouvée, son Eglise catholique.

A qui prie et médite, à qui connaît et estime les vaillances de sa race, lentes et réfléchies, mais obstinées et toujours reprises après un échec, à qui respecte en Dieu et aime dans le Christ les admirables âmes que la grâce atteint malgré leur état inconscient et involontaire de schisme, à celui-là l'exemple de Palmer apparaît comme un présage, une cause de grand espoir. Par le contact avec l'Orient, les hérésies protestantes de l'anglicanisme s'éliminent, l'aspiration surnationaliste vers la catholicité s'avive, le problème de la véritable Eglise et de ses attributs nécessaires se pose : à la fin, dans les esprits droits, la lumière de l'Esprit-Saint dissipe les préjugés héréditaires et séculaires. L'un par l'autre, Anglicans et Orientaux de bonne foi seront dirigés vers l'unique berceau, vers celui dont toutes les brebis appartiennent au Christ et ont été remises par lui à Pierre, toutes sans exception, sans qu'aucune puisse dire : refusant d'être confiée à Pierre, je prétends pourtant rester brebis du Christ.

Qu'elles aillent au Christ, dans toute la mesure où elles discernent sa présence. A l'heure de sa miséricorde, il interrogera Pierre, devant elles : il lui ordonnera de les confirmer dans la foi. Elles comprendront alors que c'est la voix du bon pasteur qu'elles entendent par la bouche de son vicaire : elles lui obéiront.

lettres s'ensuivit : lettres officielles du patriarche de Constantinople et du synode de Grèce, réponse de Tait, primat de Cantorbéry. Une promesse récompensa les générosités anglicanes : le clergé orthodoxe assisterait à leurs derniers moments les anglicans qui le feraient appeler.

Harris mourut au début de 1874. On choisit pour lui succéder un collaborateur intime de Tait, un homme qui, âgé seulement de quarante-cinq ans, allait régir pendant trente ans le diocèse encore agrandi de Gibraltar : Sandford devait servir de trait d'union entre Londres et Constantinople. Il s'y appliqua jusqu'à sa mort (Cannes, 8 décembre 1903).

Un peu après cette élection, en 1877, pour se ménager un second agent de liaison, Benson, récemment promu au siège de Cantorbéry, réorganisa le diocèse anglican de Jérusalem, il le dégagea de tout contact avec les Luthériens, et, pour ne pas froisser le patriarche grec, il décida que l'anglican Popham Blyth serait évêque non point de Jérusalem mais à Jérusalem (*in et non of*). Après la démission de Blyth, en 1914, son successeur Mac Innes se fixa au Caire. Son diocèse comprend la Palestine, la Syrie, l'Égypte, le Soudan, les ports de la mer Rouge, Chypre aussi et quelques régions d'Asie Mineure enlevées au siège de Gibraltar.

Si le diocèse de Sandford se limitait ainsi au Sud-Est, il grandissait au Nord-Est. Tout le Bas-Danube, les côtes de la mer Noire, celles de la Caspienne et la Russie du Sud lui étaient attribuées. Partant d'Odessa, la visite devait s'étendre jusqu'à Kiev, Taganrog, Rostov, Batoum, et même Bakou. Voyageur constamment en route, il fixa la résidence épiscopale à Cannes, afin d'y réunir plus aisément ses collaborateurs.

Son clergé s'accroissait, en effet. Au lieu des dix ministres de 1846, il en comptait maintenant plus de soixante-dix. Quand il les convoqua pour la première fois en assemblée générale à Westminster, une soixantaine répondirent à son appel (juillet 1894). Il insistait devant eux sur « la nécessité d'apparaître *anglican* devant les Romains et les Grecs », d'être à la fois « catholique et réformé ». C'était aussi le thème de ses conversations dans les nombreuses entrevues qu'il obtint des prélats orientaux : six rencontres avec les patriarches arméniens ; d'autres avec le patriarche de Jérusalem,

## CHAPITRE V

### Depuis le concile du Vatican. Les Bishops Sandford et Grafton. Maltzew et les ordres anglicans, Birbeck.

Le 6 décembre 1864, Pie IX avait annoncé son intention de convoquer un concile œcuménique. Le 8 septembre 1868, par la lettre *Arcano*, il y invitait tous les évêques orientaux séparés du Saint-Siège ; le 13 septembre, un autre document, *Iam vos omnes*, était adressé aux protestants. Inutile de redire ici quelles attitudes nuancèrent, très diversement, le refus de tous ces dissidents. Les propositions pontificales avivèrent cependant, parmi les confessions séparées, le sentiment de leur isolement et le désir de s'entraider. Anglicans et orthodoxes esquissèrent quelques ébauches de mutuel rapprochement.

La hiérarchie anglaise commença. Grégoire VI de Constantinople répondit à demi. Il fallait trouver un négociateur.

Sur le siège de Gibraltar, Trower avait succédé, en 1863, au premier titulaire, Tomlinson. Il démissionna dès 1868, n'ayant exercé qu'une action insignifiante. Les Turcs s'étaient plaints de lui, et aussi les Arméniens, que l'allure des *Indépendants* d'Amérique exaspérait. Harris, qui le remplaça, entra de suite en relation avec le Phanar.

Il assistait volontiers aux offices orthodoxes. En retour, il obtint que le patriarche déléguât un évêque et un archimandrite à l'inauguration de l'église anglicane qui commémore la guerre de Crimée (22 octobre 1868). En 1870, Mgr Lyourgue, archevêque grec de Syra et Tinos, entreprit le voyage d'Angleterre ; il y consacra une église grecque, à Liverpool, et soutint à Ely une longue conférence dogmatique sur toutes les parties de la théologie. Un échange de



avec les métropolitains de Roumanie, de Serbie, de Chypre, avec l'exarque de Bulgarie, avec des évêques ou archevêques coptes, syriens ou gréco-slaves : en tout, dit son biographe, quarante-cinq entrevues dont le thème général se rapportait toujours à l'unité de l'Eglise.

Ces démarches obtenaient quelques échanges de politesse, comme l'assistance de prélats grecs à des funérailles ou à des « consécrations » d'églises anglicanes (Kadikeni, Chypre, Smyrne). Cependant ces expériences mêmes semblent avoir diminué progressivement les espoirs de Sandford. En 1899, dans une lettre pastorale à ses diocésains, il rappelait les divergences et les points d'accord, et il concluait : « Dans les circonstances actuelles, les projets d'union sont une utopie. Dans l'intérêt de la vérité, nous ne pouvons altérer notre enseignement sur les questions vitales que je viens de rappeler... Moins encore pouvons-nous espérer un changement de nos frères orientaux ».

Comme tant d'autres ennemis de Rome, Sandford avait mis grand espoir d'abord dans la secte des vieux-catholiques. On sait comment ces protégés de Bismarck, favorisés pendant le Kulturkampf, attirèrent à leurs congrès de Bonn (1874 et 1875) des anglicans et des orthodoxes ; ils acquirent, en Russie surtout, des amis persévérants que rien ne devait décourager, comme le général Kireiev. Sandford leur donna son appui. En 1888, il les patronnait encore devant la grande Conférence anglicane de Lambeth, qui définit « l'attitude de l'Eglise d'Angleterre à l'égard des Eglises étrangères ».

La famille épiscopale des Wordsworth, père et fils, embrassait aussi avec ardeur cette cause des vieux-catholiques. A leur premier congrès, dès 1872, le père, Bishop de Lincoln, arrivait avec son fils John qui, à vingt-neuf ans, était déjà professeur à Oxford. Leurs premiers évêques, Reinkens pour l'Allemagne et Herzog pour la Suisse, recevaient en 1881 l'hospitalité au palais épiscopal de Lincoln. Devenu Bishop en 1885, le fils subsidiait en Italie un essai vieux-catholique, dirigé par le comte Campello qui se repentit bientôt. En 1887, il visitait les vieux-catholiques de Suisse, d'Allemagne et d'Autriche ; ceux de Hollande, en juin 1888. Avec Sandford, il les appuyait à Lambeth, du 4<sup>e</sup> au 5 août de la même année. Ses encouragements contribuaient à l'Union des 23 et 24 septembre

1889, qui associa les descendants du jansénisme hollandais avec les vieux-catholiques de Suisse et d'Allemagne.

Il assistait à leur premier congrès de Cologne du 11 au 14 septembre 1890. Puis, glissant avec eux, il célébrait le 15 août 1891 dans le temple protestant de Lucerne un office solennel d'intercommunion. Le clergé anglican ne s'émut guère alors. Un fait analogue, celui de Kikuyu, provoquait vingt-deux ans plus tard (juin 1913), une agitation, qui se prolongea durant toute la guerre et au delà : l'esprit protestant est donc en baisse. Mais, du même coup, la sympathie pour les vieux-catholiques. A leur congrès de Lucerne du 13 au 15 septembre 1892, John Wordsworth conférait surtout avec un archevêque orthodoxe, Mgr Nicéphore Calogeras de Patras. Après avoir rédigé la réponse de l'épiscopat anglican à la lettre de Léon XIII *Apostolicae Sedis* du 13 septembre 1896, ce Bishop de Salisbury, qui ne s'éteignit que le 16 août 1914, relâchait toutes ses relations, naguère si serrées avec les vieux-catholiques.

Le glissement (1) de la secte vers les violences du *Los von Rom* et vers le radicalisme protestant, son esprit moderniste et rationaliste enleva progressivement tout espoir de l'utiliser comme un trait d'union entre Anglicans et Orientaux. Les *Conférences* de Lambeth en 1897 et 1908 (quatrième et cinquième), constatèrent par une réserve croissante cette faillite morale. La sixième (juillet 1920), si elle ne rejette pas la collaboration des jansénistes de Hollande pour la Société Saint-Willibrod, ne semble plus guère compter sur eux pour le rapprochement avec les orthodoxes.

L'anglicanisme se montrait partout accommodant avec les Orientaux. Il ne leur demandait, en réalité, qu'une seule concession, la reconnaissance des ordinations anglicanes. Jamais il n'obtint la réponse désirée. A Bonn, en 1874, les orthodoxes rejetèrent l'article 9), qui leur était proposé : « Nous reconnaissons que l'Eglise d'Angleterre et les Eglises qui en dérivent ont gardé la succession

(1) Consulté par le patriarche Joachim III de Constantinople, le Saint-Synode de Russie eut l'occasion d'exprimer son jugement sur toutes les confessions chrétiennes. Sa lettre du 23 février 1903 rappelle ce qu'il avait attendu des Vieux-Catholiques ; elle déclare ensuite ouvertement la déception causée par leur évolution (toute naturelle pourtant et logique) vers le radicalisme. Le texte intégral se trouve dans Mansi, t. LIV, p. 360 ; un extrait dans *Birkbeck and the Russian Church*, p. 254 sqq.

épiscopale sans interruption. » Les théologiens orthodoxes, en Grèce comme en Russie, ont, jusqu'à présent, nié cette validité. Les publicistes, qui plaident pour elle, n'ont pas entraîné la hiérarchie. Contre la bienveillance d'érudits comme V. V. Bolotov, prévalait la fermeté doctrinale du métropolitaine Philarète.

Les théologiens de la langue grecque donnent de ce refus persistant une double raison : l'interruption dans la série des consécrateurs, puisque l'intention de transmettre le pouvoir sacerdotal de sacrifice a manqué certainement pendant une longue période ; l'impossibilité d'un sacerdoce vivant et de sacrements valides parmi des hérétiques. La première raison coïncide avec le jugement de Léon XIII. La seconde, fautive en elle-même, est écartée par les Russes. Elle amène les Grecs à rebaptiser tous les Occidentaux qui viennent à eux : en 1840, Macaire, métropolitaine uni de Diarbékir, étant passé au schisme, fut rebaptisé, reconfirmé et dut repasser par tous les degrés de l'ordination.

Les Russes reconnaissent, au contraire, la validité des sacrements et des ordinations catholiques ; mais ils rejettent les ordres anglicans. Sur ce point, le plus douloureux pour eux, les anglicans espèrent une modification par suite des malheurs russes.

Du moins, avant la guerre, la résistance à leurs souhaits restait entière. Le plus autorisé des liturgistes orientaux, l'archiprêtre Alexis Maltzew, écrivait en 1904 :

Aux communautés protestantes appartient aussi l'anglicanisme. L'évêque anglo-américain, Grafton, vient de proposer son union avec l'Église orthodoxe. Il invoque deux raisons : une prétendue affinité spirituelle des Anglo-Saxons et des Russes, et la communauté de leurs intérêts politiques ; elles sont directement réfutées par les faits d'ethnologie, de culture et d'histoire... Le concept de l'Église conviendrait, dit-on, de part et d'autre. Rien de moins exact : c'est le contraire qui est vrai. Car l'Église orientale se trouve conduite par la hiérarchie que le Christ institua, et que nous héritons de la *successio apostolica*. L'Église anglicane, par contre, reconnaît pour chef un pape séculier, le suzerain (1)...

(1) *Okolichos*, t. II, p. xv-xvi. Le dernier reproche peut étonner, de la part d'un prélat russe. Il se justifie pourtant. Si le tsar, dans la pratique, dominait l'Église, il n'était en théorie que le premier des fidèles. En Angleterre, au contraire, les XXXIX articles confèrent expressément la suzeraineté ecclésiastique au roi (art. 37), aidé de son Parlement (art. 35). La formule de 1552 disait : « Rex Angliæ est *supremum caput* in terris, post Christum, *Ecclésiæ anglicanæ et hibernicæ*. » Les articles de 1563, que tous les clergymen jurèrent,

La réfutation continue. Puis, cinq pages plus loin, Maltzew reprend :

Prétendre que l'épiscopat anglican remonte par *successio apostolica* au Christ et aux apôtres, c'est contredire directement et à l'évidence les positions fondamentales de l'anglicanisme. En outre, les prélats anglicans, quand ils officient pour une ordination, ne peuvent *absolument pas avoir l'intention* de transmettre à leurs successeurs cela même que l'Église orthodoxe regarde comme l'essence de la plénitude du sacerdoce, à savoir : les pleins pouvoirs pour administrer les sept sacrements... et pour opérer la transubstantiation à laquelle l'Église anglicane ne croit pas. Intention impossible au prélat anglican, parce qu'elle contredirait la doctrine qu'il a fait serment de défendre (1)...

La dissertation de Maltzew, dans ses longues démonstrations, s'inspire parfois d'un travail antérieur de l'archiprêtre Janytshev. Ce chapelain de la cour russe réfutait, en 1892, l'idée que les trente-neuf articles pussent jamais être compatibles avec le dogme orthodoxe (2). Les arguments de Maltzew gardent toute leur valeur ; appuyés sur les mêmes constatations que la lettre de Léon XIII, ils restent irréfutables, si douloureux qu'ils soient à l'âme de nos frères séparés d'Angleterre.

Bishop Grafton, auquel Maltzew fait allusion, était un prélat américain qui visita la Russie en 1903. Agé alors de soixante-troize ans, ancien disciple et collaborateur des Bishops Whittingham et Horatio Southgate, de Pusey aussi et de Benson pour l'organisation des prêtres de Saint John, il arrivait de son diocèse anglo-américain de Fond-du-Lac, pour réaliser l'union avec les orthodoxes. Ses négociations en Russie durèrent cinq semaines (12 septembre à 21 octobre). Il présenta au Saint-Synode sa profession de foi et son rituel, qu'il avait soigneusement révisés pour les expurger de toute hérésie. Son extrême ritualisme découvrait dans les trente-neuf articles les sept sacrements et le culte des saints ; pour expliquer sa foi à la

lui reconnaissent « omnium statuum huius regni, sive illi *ecclesiastici* sive non, *supremam gubernationem* » ; sont précisés « *modus et forma orandi et sacramenta administrandi in Ecclesiâ anglicana...* et de *ordinatione ministrorum Ecclesiæ* ».

(1) *Ibid.*, p. xxiii.

(2) *Ist die Glaubenslehre der angloamerikanischen Kirche wirklich orthodox-katholisch?*

présence réelle, il en appelait à la Somme théologique de saint Thomas. Sa pratique fut plus prévenante encore. Après des entretiens très amicaux avec l'archiprêtre de l'ambassade russe à Londres, M. Smirnov, après une longue lettre d'hommage au métropolitain russe de Saint-Petersbourg, Grafton se fit introduire par M. Birkbeck, avec qui nos lecteurs feront bientôt connaissance. Mgr Grafton se présentait comme délégué officiel de l'Église épiscopale d'Amérique. Comme tel, revêtu de la soutane violette et portant une croix pectorale, il se rendit dès le lendemain de son arrivée à la vigile solennelle de l'exaltation de la sainte Croix, dans la grande Laure Alexandre Nevsky ; il prit part à la cérémonie, baisa la croix, et reçut, en échange, un triple baiser de l'évêque-exarque de Géorgie, que le Saint-Synode avait désigné comme président de la solennité. Le séjour, si bien commencé, donna lieu à toutes les prévenances. Le métropolitain Antoine de Saint-Petersbourg, président du Saint-Synode, ordonna de publier les documents de Grafton (1) dans le *Messenger* de l'Académie ecclésiastique (*Tserkourny Vestnik*) ; il nomma même une commission pour étudier le moyen de réunir l'orthodoxie avec les épiscopaux d'Amérique.

Ces derniers sont, il faut bien le remarquer, plus dégagés du protestantisme doctrinal que l'Église anglicane. Ils rejettent notamment l'article 31, où l'anglican professe que « les conciles généraux ne peuvent se réunir sans l'ordre et la volonté des princes ; qu'ils peuvent se tromper et se sont trompés de fait ; que, par suite, leurs décisions relatives à la règle de la piété et à ce qui est nécessaire pour le salut, n'ont de valeur et d'autorité qu'après démonstration par l'Écriture ».

Grafton obtint donc plus de sympathie que les prélats anglicans qui l'avaient précédé. Il la paya d'ailleurs par quelques couplets amers contre « les erreurs de l'Église romaine ». A la « consécration » de son coadjuteur, l'archevêque russe d'Amérique assistait, flanqué d'un Kozlowski, évêque de cette « Église nationale polonaise »,

(1) La revue des vieux-catholiques, *Internationale Kirchliche Zeitschrift*, publia le texte anglais en 1916 (t. VI, pp. 250-261). Elle se réjouit de phrases, comme celles-ci : « We reject the Papal monarchy », mais elle se plaint (ib., p. 350 sq.) des conceptions politiques qui servent de base à ces projets : entente anglo-slave, et spécialement russo-américaine (pp. 251-252). Les Russes, affirmait Grafton, s'entendront plus aisément avec les Américains qu'avec les Anglais.

qu'un complot anticatholique des Russes et des vieux-catholiques dota d'une hiérarchie après l'excommunication de ses meneurs (5 décembre 1906).

Charles Chapman Grafton est mort en 1912. Son influence a certainement éveillé des sympathies entre l'orthodoxie et l'Église protestante épiscopale d'Amérique : elles ne semblent pourtant ni profondes ni durables. Quand Mgr Tykhon, naguère évêque russe dans les États-Unis, fut élu premier titulaire du patriarcat renaissant de Moscou (1917), les manifestes d'un des Bishops de New-York ravivèrent ces souvenirs. Le comité de la *World Conference* s'en inspira aussi. Nous aurons à y revenir.

L'Église anglicane mentionne à peine cette visite de Grafton, qui, de fait, n'était pas un de ses membres. De son côté, elle envoyait à l'Église russe des délégués, officieux ou officiels, en plusieurs circonstances. Pour le centenaire de saint Vladimir (14 juillet 1888), Benson, primat de Cantorbéry, sur un avis du second secrétaire de l'ambassade anglaise à Saint-Petersbourg, décida de se faire représenter aux solennités de Kiev : les prélats pressentis s'étant dérobés, la mission dut être confiée à M. Hardinge et à un correspondant du *Guardian*. C'était M. Birkbeck, dont la vocation pour la Russie fut ainsi décidée. La lettre, remise par Benson à ses délégués, proposait « au métropolitain de Kiev et de Galicie » une union de prêtres « pour l'unité de tous les hommes dans la foi de l'Évangile, mais en sauvegardant l'indépendance ecclésiastique contre l'esprit agressif du papisme ».

Le métropolitain Platon répondit le 14/26 septembre. Au grand étonnement de la hiérarchie anglicane, il lui demandait « à quelles conditions elle regardait comme possible l'union des deux Églises ». En même temps, M. Pobédonostsev prononçait, devant une assemblée du clergé russe, une allocution stupéfiante : le rigide et intransigeant procureur général du Saint-Synode recommandait nettement l'amitié à l'égard de l'Église anglicane.

Tant d'avances dépassaient toutes les prévisions. Benson le reconnaissait nettement dans sa réponse du 5 mars 1889 : « Je dois avouer, écrivait-il à Mgr Platon, que je ne m'attendais guère à recevoir la question si directe que vous m'adressez. » Prévoyant bien que la difficulté principale porterait sur la valeur des ordres anglicans,

Benson joignit à sa lettre quatre volumes pour démontrer leur légimité. De l'étude qu'en firent les Russes, sortirent les conclusions négatives rappelées plus haut. « Cette réponse de Benson était une faute manifeste, dit M. Riley. Rédigée par l'évêque anglican sans aucune participation d'hommes initiés aux choses de l'Orient, elle proposait la *communion in Sacris* avant que l'unité de foi eût été réalisée. » L'évêque russe en conclut fatalement que la règle de foi passait pour secondaire aux yeux des anglicans.

## CHAPITRE VI

### Le règne de Nicolas II, jusqu'à la crise européenne Les représentants anglicans en Russie et à Constantinople.

M. Birkbeck, instruit par cette première expérience, résolut d'éviter de pareilles méprises. Il étudierait la Russie et renseignerait sur elle ses compatriotes.

Dès 1889, il se lia d'amitié avec le fameux procureur général Pobiédonostsev, l'homme du monde le plus absolutiste, le moins libéral, le plus honni parmi ses compatriotes. Russes et étrangers, même les plus distingués, les meilleurs, les plus chrétiens le jugent sévèrement. Orthodoxe croyant, homme de foi, il se persuadait que sa mission à lui, comme celle du tsar et à sa place, était de gouverner l'Église, de sermonner les évêques, de corriger les prêtres et de combattre toutes les confessions étrangères. Par quel prodige un Anglais arriva-t-il à capter l'amitié, l'intimité, la confiance de cet homme au caractère despotique ? Tout reste inexplicable, jusqu'à ce que le chercheur ait lu les compliments de Birkbeck, chaque fois que le nom de son ami et protecteur revient sous sa plume. Évidemment, le procureur général devait apprécier fort ces éloges ; décernés par un journaliste de cette Angleterre que les Russes représentaient alors comme le pays béni du parlementarisme, de la liberté et du langage indépendant, ils acquiesçaient une valeur hors de pair.

Pendant près de trente ans, Birkbeck se chargea d'habiller à l'anglaise, d'idéaliser et de glorifier, dans la presse de Londres, les usages religieux de la Russie. Même les pratiques de la bureaucratie soumise à M. Pobiédonostsev ne lui arrachaient jamais une

réserve. Il est mort le 9 juin 1916, à l'âge de cinquante-sept ans, avant cette effroyable révolution russe qu'il commençait seulement à pressentir, et qu'il devait regarder comme impossible, s'il exprimait réellement son idée, toute son idée, dans ses descriptions publiques : on n'y trouve jamais qu'une admiration inlassable pour les vertus et pour l'esprit religieux du peuple russe et de ses gouvernants. Jamais un blâme, sauf s'il rencontre un catholique sur son chemin.

En janvier 1894, par exemple, il fit à Gloucester une conférence sur l'Eglise russe, puis il en adressa un exemplaire à Pobiédonostsev. Celui-ci put y lire son apologie, en trois grandes pages, contre l'appellation que la presse venait de lui décerner, à la suite de Mommesen : *Torquemada ressuscité, Laud redicivus*. Il s'empressa de transmettre au tsarévitch, le Nicolas II du lendemain, ce pamphlet qui exaltait le ministre et la sage formation donnée à tout le peuple russe par un clergé vraiment national, et qui contenait, naturellement, un couplet contre les intrigues du pape et des jésuites. Pauvres souverains, que les observateurs « impartiaux » trompent ainsi, en leur préparant des catastrophes !

Birkbeck fut récompensé. Nicolas II lui accordait une audience dès les premiers mois de son règne, et voulut le présenter aussitôt à l'impératrice. Ainsi devint-il comme un second ambassadeur de la Grande-Bretagne en Russie, son représentant ordinaire dans les milieux religieux de la cour ou des bureaux.

Sur son initiative, lord Halifax suggéra au prince de Galles, le futur Edouard VII, de faire représenter officiellement l'Eglise d'Angleterre au couronnement du tsar. Birkbeck voulait et obtint un Bishop. Creighton, transféré bientôt de Péterborough à Londres, fut désigné. Muni de lettres du primat Benson pour Pobiédonostsev et pour le métropolitain de Saint-Petersbourg, piloté par Birkbeck, le prélat anglican fut invité deux fois à la table impériale, deux fois reçu en audience privée par l'empereur. Pobiédonostsev pourvoyait à tout avec magnificence ; en même temps, il demandait à Birkbeck de suggérer, de revoir, de corriger sa réponse à Benson. En retour, il pouvait lire son éloge ditlyrambique dans les rapports qui partaient pour Londres. Le terrible procureur n'a-t-il pas donné à Birkbeck, pendant la cérémonie du couronnement, la meilleure place

(quite the best in the whole Cathedral) ? Un reporter est sensible à de telles attentions ; il les paye, en bons articles.

Le succès de la mission Creighton engageait à recommencer la tentative. Dès l'année suivante, le second dignitaire de l'Eglise d'Angleterre, l'Archbishop d'York, Maclagan, résolut d'aller en Russie. Il voulait y emmener sa femme. Birkbeck et Riley durent discuter jusqu'à trois heures du matin, pour qu'il se décidât à partir seul. « Car, dit bonnement le narrateur anglican, depuis le concile in Trullo (691), les anglicans sont seuls à avoir des évêques qui vivent dans l'état de mariage. » Maclagan finit par s'incliner. En Russie pourtant, il troubla fort un jeune gentilhomme russe en le priant de télégraphier à sa femme : « Je ne savais trop quelle adresse convenait à une femme d'archevêque, dit-il en revenant. — Quelle adresse avez-vous mise donc ? — Sa Grâce M<sup>me</sup> l'archevêque d'York (Her Grace the Lady Archbishop of York). »

Birkbeck, retournant en Russie pour la dixième fois, guidait le visiteur et envoyait des relations au *Guardian*. Le but du voyage était clair. Léon XIII venait de déclarer à son grand regret, mais par devoir de vérité, la nullité des ordinations anglicanes (septembre 1896). Il fallait atténuer, ou même empêcher, l'effet de ce document. Aussi le reporter souligne avec joie toutes les occasions où des prêtres russes ont employé de vive voix ou par écrit le mot *évêque* ou *archevêque* en désignant un membre de la hiérarchie anglicane.

Les Russes se montrèrent, à leur ordinaire, très accueillants pour leur hôte. Alors qu'un évêque catholique n'eût trouvé d'accès nulle part, lui était partout entouré d'extrêmes prévenances. Assistance aux offices solennels de la Semaine sainte, baiser de paix, réception par la famille impériale au Petit Palais, à Tsarskoïé Sélo, visite à l'Académie ecclésiastique de Saint-Petersbourg et aux œuvres de M<sup>me</sup> Pobiédonostsev : ce qui permet au reporter de redire ses couplets familiers à l'homme d'Etat. Tel fut le programme de la semaine de Saint-Petersbourg.

A Moscou, Maclagan se présenta chez le métropolitain en habit cardinalice : « Soutane pourpre, note le reporter, et manteau écarlate à longue traîne. Croix pectorale en or massif, et chapeau rouge à larges bords. » Ayant passé la Semaine sainte et le jour de Pâques parmi les splendeurs des cérémonies moscovites, les voyageurs vi-

sièrent l'Académie ecclésiastique de la célèbre Laure Troitzky et revinrent par la Pologne. Les manifestations d'amitié se multipliaient à mesure que le voyage avançait. « Il avait montré, dit Birkbeck, que l'union des Églises d'Angleterre et de Russie reste toujours très éloignée, en dehors de toute conception actuellement pratique; mais que les relations courtoises entre les autorités des deux communions sont possibles. »

Cette visite et la mission envoyée l'année précédente au couronnement du tsar appelaient une réponse. Le jubilé de la reine Victoria, en juin 1897, amena à Londres l'archevêque de Finlande et Viborg, Mgr Antoine, le général Kireiev, et M. Sabler, l'élève préféré de M. Pobédonostsev et son futur successeur. Les discours qu'entendit l'archevêque parlaient, presque tous, « des sympathies entre nos branches respectives de la sainte Église catholique ». Mgr Antoine répondait par un rappel à l'unité de foi, condition nécessaire pour que l'intercommunion pût s'établir. Birkbeck avait assez l'expérience de la Russie pour comprendre le sens de cet aversissement : il eut le courage d'en faire l'objet d'un rapport au congrès pan-anglican de 1908 et de justifier son avis par des textes de Philarète et par les expériences de W. Palmer.

En même temps, se poursuivaient les efforts anglicans vers Constantinople. En 1898, une lettre chateaufortienne du Docteur Temple, nouveau primat de Cantorbéry, provoqua une réponse bienveillante du patriarche Constantin V, qui avait étudié la théologie à Halki, Athènes, Strasbourg et Heidelberg. La même année, malgré les plaintes du patriarche contre les brochures scandaleuses (εκατόχρωμα) des sociétés bibliques (1), la visite du Bishop de Salisbury obtenait du patriarche l'établissement d'une commission permanente de trois membres grecs et un membre anglican pour étudier les moyens de rapprocher les deux Églises. Un mémoire en cinq articles fut élaboré, pour faire mieux connaître l'Église anglicane aux

(1) Condamnées en 1836 par le patriarche Grégoire VI (1835-1840; 1867-1874), elles ont continué leur action, pour substituer à la traduction des LXX une Bible en grec moderne, traduite directement sur le texte de la Massora. Cette audace, vraiment antiscientifique, de deux anglais alla jusqu'à provoquer dans Athènes des émeutes et des crises ministérielles.

théologiens grecs. Le 16 juillet 1899, une presse anglaise fut installée au Phanar, en mémoire du saint archevêque grec de Cantorbéry, Théodore de Tarse (660-690).

Le patriarche Joachim III, qui, vingt-sept ans après sa première déposition (1884), revint au pouvoir en 1901 et sut s'y maintenir malgré ses rivaux jusqu'à sa mort (novembre 1912), se préoccupa plus qu'aucun de ses prédécesseurs d'engager des relations avec les autres Églises. Il comprenait ce qu'avait d'étrange la situation d'une Église qui, tout en étant strictement nationale, prétendait en même temps être la seule Église et une Église nécessaire au salut. Esprit ouvert, d'une intelligence supérieure, et d'un caractère plus vaillant que son entourage, il osa interroger toutes les Églises orthodoxes sur l'opportunité de l'union des Églises chrétiennes; il proposait, pour y parvenir, la convocation d'un concile œcuménique et l'adoption du calendrier grégorien.

Le Saint-Synode de Russie, sans lequel rien ne pouvait être tenté, répondit négativement sur toute la ligne. Sa lettre du 23 février 1903 marque une bienveillance particulière à l'égard des anglicans. Birkbeck, qui savait apparemment les raisons de cette modération, la souligna de son mieux. Cependant, les évêques du Synode écrivaient :

Avant tout, il est indispensable que le désir sincère de s'unir avec les Églises orthodoxes d'Orient vienne non seulement d'une fraction de l'anglicanisme, du parti *High Church*, mais de toute la communauté anglicane; il faut que le courant, purement calviniste, qui rejette l'essence de l'Église telle que nous la comprenons et qui se montre violemment intolérant envers l'orthodoxie, soit absorbé par l'autre courant et perde son influence manifeste, sinon exclusive, sur toute la vie ecclésiastique de cette confession.

Le courant *High Church* profita naturellement de cette déclaration. Sur le siège de Gibraltar, l'Angleterre plaçait, dès 1904, un de ces prélats *High Church*, que leurs habitudes de pensée rapprochent du dogme catholique, et préparait à sympathiser avec les Orientaux. William Edward Collins, âgé seulement de trente-sept ans, était certainement un homme de haute valeur intellectuelle et morale. Malgré la faiblesse de sa santé, il exerça une action considérable dans son diocèse et en Angleterre, pendant les sept années de son gouvernement. Il revêtit volontiers tous les ornements pon-

tifiques des évêques catholiques. A ses diocésains, qui lui offraient une mitre en 1905, il expliquait ses raisons de prendre sur le contenu les caractéristiques de la dignité épiscopale. Ainsi apparaissait-il aux ritualistes de l'ardente Association de l'Eglise orientale (*Eastern Church Association*) comme « l'évêque idéal pour représenter l'Eglise d'Angleterre » ; un an après cet éloge (24 mars 1911), il mourait courageusement, au cours d'un voyage en Orient.

Son administration fut celle d'un homme de foi et de piété. Aucun de ses prédécesseurs n'avait montré tant de respect et de discrétion à l'égard des autorités ecclésiastiques de l'Eglise catholique. Nul ne fut plus agréé des Orientaux. En 1904 et 1906, il fut reçu par le patriarche Joachim III de Constantinople ; en 1906, après une visite au patriarche arménien, il se rendit à Tiflis pour s'entretenir avec l'archevêque arménien et avec l'exarque de Géorgie. En 1907, il poussa jusqu'au Kurdistan et y rencontra le vieux *Catholics* ; il y comprit l'importance qu'aurait une mission anglicane, fixée sur les bords du lac de Van et tournée vers l'Assyrie. Pour la préparer, il accueillit une demande, étrange à première vue, du patriarche Joachim III, qui désirait recevoir à Halki des théologiens anglicans parmi les étudiants de son séminaire orthodoxe. A la conférence de Lambeth, en 1908, Collins fut un des membres les plus en vue : il fit adopter le projet d'intercommunion avec les Eglises orientales (Résolution 62). Ses vues aiment encore les plus zélés partisans de l'union anglo-grecque.

Après avoir esquissé l'activité de ses prédécesseurs, le successeur de Collins, à Gibraltar, le Docteur Knight, termine l'histoire de son diocèse en exposant son propre programme. « Un des buts principaux de l'établissement de ce diocèse, en 1842, ce fut, dit-il, de promouvoir la connaissance mutuelle et les relations amicales entre l'Eglise d'Angleterre et les Eglises historiques de l'Orient. » Le titulaire nouveau entreprit donc dès son élection, de grands voyages. Il a séjourné une ou plusieurs fois à Constantinople, Kiev, Odessa, Kharkov, Tiflis, Smyrne. Partout il visite patriarches ou évêques orientaux, tandis que son attitude envers l'Eglise catholique est hostile et même agressive, du moins en parole. Il veut, dit-il, éviter à ses oncles « la perversion du catholicisme romain » et témoigner, en même temps, « profonde attention et sympathie à tout ce qui

concerne une réforme intérieure des Eglises catholiques romaines (*sic !*) ». Son action n'égalait point celle du docteur Collins.

La guerre, et surtout l'installation des Anglais à Constantinople, ont permis de nouvelles perspectives à l'action anglicane. Des raisons religieuses influent sur la politique des hommes d'Etat britanniques, beaucoup plus qu'on ne le soupçonne en France. Ou plutôt l'action religieuse de chrétiens convaincus et zélés sert d'instrument puissant à la politique anglaise, qui va demander des lumières à leur compétence. « Mon prédécesseur Collins savait bien, écrit Knight, que la bienveillance des Eglises orientales et leur souci des relations amicales avec l'Eglise d'Angleterre ne sont point entièrement dégagés de motifs d'intérêt politique. »

Certains projets religieux, dont il sera question plus loin, expliquent plusieurs événements de la politique européenne. Le monde hellénique attend de l'Angleterre la réalisation de ses aspirations politiques et religieuses ; l'occupation anglo-grecque de Constantinople assurerait la restauration de l'unité religieuse entre tous les Grecs. Elle serait suivie, disent-ils, d'une autre unité qui réjouirait l'Angleterre.

Le jour où un patriarche du royaume pourrait siéger au Phanar et officier à Sainte-Sophie, tiendrait-il les vagues promesses qui séduisent les anglicans ? Voudrait-il les tenir ? Le pourrait-il ? Les Grecs reconnaîtraient-ils alors les ordinations anglicanes ? — Supposons qu'ils y consentent, par reconnaissance. Que pensent les ritualistes, que pensent les autres membres de l'Eglise établie des chances de durée d'un pareil marché ? Est-il vraiment conforme à l'esprit du Christ Jésus ? Est-il vraiment pour Dieu ?

Nous aurons à reparler de ces tractations.